

06 H 41

JEAN-PHILIPPE BLONDEL



06 H 41

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02605-2

J'aurais pu prendre le 07 h 50 – ou même le 08 h 53. C'est lundi. Il ne se passe rien au travail, le lundi. Simplement, je n'en pouvais plus. Quelle idée aussi de rester le dimanche soir. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Deux jours, c'est bien suffisant.

J'ai très mal dormi cette nuit, évidemment. Je m'en voulais. Encore un week-end de gâché. Et en même temps, rien d'étonnant, c'est toujours comme ça. Valentine l'avait bien anticipé. Luc aussi. Je les comprends – mais je leur en veux. De ne pas être venus. De ne pas m'avoir prêté main-forte. De ne pas m'avoir apporté l'oxygène dont j'avais besoin, ces deux jours. De ne pas tenir aussi fort que moi à mes parents. Normal. Ce sont *mes* parents. Mes parents à

moi. Mes parents uniques dont je suis l'unique fille.

Chaque fois, je jure que non, ce n'est plus possible. Et puis la culpabilité monte. Insidieuse. Leurs voix au téléphone. Jamais un reproche. Jamais une plainte. Mais le silence quand je réponds que j'ai beaucoup de travail en ce moment. Des fournisseurs à contacter. Des clients à satisfaire. Je les imagine, au bout du fil. Ma mère, derrière mon père – très droite. Cassante. Le rictus. Le cinglant au bord des lèvres. Je me demande s'il y a des gens qui savent s'occuper de leurs parents, quand ils sont vieux. Vieux et pas encore grabataires. Vieux et affaiblis. Vieux et vulnérables. Et amers.

Non, en fait, je ne me le demande pas. Il y en a, oui. Luc, par exemple. Sauf qu'en fait, il ne s'en soucie pas du tout. Il a tiré un trait sur sa famille il y a plus de vingt ans, et à part une visite ou un coup de fil très occasionnel, il ne donne aucune nouvelle. Je crois que c'est ce que j'ai admiré le plus quand je l'ai rencontré. Cette capacité d'indépendance. Cet égoïsme salvateur. Plus encore que la prestance. L'allure.

Cette allure qu'il a gardée, malgré les années. À bientôt cinquante ans, il est encore élancé, sec, noueux presque. Le type d'homme à propos duquel les femmes de plus de quarante ans se prennent à rêver. Je ne suis pas jalouse. Je ne l'ai jamais été. Je ne suis pas assez soumise pour ça. Nos indépendances se défient et se respectent.

Évidemment, mes parents ont râlé à cause de son absence. Non que Luc soit particulièrement aimable avec eux, mais ils préfèrent quand on vient *en famille*. Avec Luc et Valentine. Comme ça, ils peuvent répéter fièrement à tout le quartier – et particulièrement aux commerçants – que « le week-end dernier, on a eu toute la petite famille ». Ils aiment bien dire ça, *la petite famille*.

Cette fois, les deux autres membres de *la petite famille* n'ont pas cédé.

J'ai tenté d'expliquer. Luc avait beaucoup de travail, avec les restructurations à l'œuvre dans son entreprise. Et Valentine, eh bien. Normalement, ça devrait suffire le

« eh bien » suivi d'un soupir – ça devrait englober le fait que Valentine a bientôt dix-sept ans, qu'elle habite en région parisienne, qu'elle est amoureuse et qu'elle déteste venir dans cette ville de province où elle ne connaît personne et où son grand-père n'arrête pas de l'envoyer jouer dans le jardin comme si elle avait encore sept ans.

Mais avec mes parents, ça ne suffit pas. Il faut un joli mensonge, bien emballé, entouré de magnifiques rubans jaune citron – et servi avec un sourire radieux. J'ai l'habitude. J'ai appris très tôt à leur cacher la vérité. Alors, j'ai inventé pour Valentine un bac blanc le lundi matin et un dimanche de révision en perspective. Quand je l'ai soumis à Valentine, le mensonge, avant de le leur livrer, elle a éclaté de rire, m'a embrassée et m'a demandé pourquoi je ne leur disais pas plutôt qu'elle s'ennuyait à mourir chez eux et qu'ils étaient carrément pénibles. Je n'ai rien répondu. La seule chose qui me soit venue à l'esprit, c'est « parce qu'on ne parle pas comme ça à ses parents », mais je ne l'ai pas dit parce que

je sais pertinemment que Luc et Valentine seraient capables de le faire, eux.

Je me demande si Valentine nous parlera de cette façon plus tard. Quand ce sera notre tour d'attendre sa visite, dans notre pavillon de banlieue. Non, pas de banlieue. Je ne pourrai pas vieillir dans la ceinture parisienne. Je n'en suis pas originaire. Je n'y ai que peu d'attaches. J'ai commencé à regarder où je – enfin où *nous*, si tout va bien – pourrais finir mes jours. J'ai caressé l'idée du Mexique, du Maroc, mais je sais que les livres, les films et la langue me manqueraient trop. Et puis je connais ces pays. J'y suis déjà allée. Je suis contente de les avoir arpentés, mais je ne me vois pas y vivre. Non. Il me faudrait un endroit tranquille. De la plaine – mais des collines à l'horizon, tout de même. Ou bien la mer. L'océan, plutôt. Salé, sauvage et qui colle à la peau. Mais pas Paris. Non. Ni ici. Troyes. La Champagne. J'en ai soupé. J'en soupe encore. Le quai de la gare. 06 h 35. Je n'ose pas imaginer le nombre de fois où j'ai attendu des trains sous cette verrière.

C'est idiot.

Tout est idiot.

De m'être levée si tôt. D'être restée une nuit de plus, surtout. J'avais le choix. J'aurais pu rentrer hier soir – mais je ne sais pas, la perspective des quarante-cinq minutes de métro et de RER pour revenir de la gare de l'Est, et puis rebelote dans l'autre sens le lundi matin, ça m'a découragée. Et puis le visage de ma mère, transformée en Vierge des Douleurs, muette évidemment, à l'idée de mon départ du dimanche après-midi. Je savais que Valentine dormait chez Éléonore et que Luc passerait la soirée sur l'ordinateur. J'ai tapé dans mes mains, comme une gamine, et j'ai lancé à mes parents : « Je n'ai qu'à repartir lundi matin ! » J'ai téléphoné à Luc – qui a maugréé. Et envoyé un SMS à Valentine – de toute façon, il n'y a pas d'autre moyen d'entrer en contact avec elle. Réponse : « OK. Bisous. » Vient un âge où on est coincés entre des enfants indifférents et des parents récalcitrants. Voilà. J'ai quarante-sept ans. Je suis en plein dedans.

En fin de compte, ce sont mes parents qui ont été le plus surpris. Désagréablement surpris. Surtout ma mère. La Vierge des Douleurs est devenue une Vierge des Angoisses. Voilà qui bouleversait sa routine. Voilà qui causait des soucis. Elle n'allait pas pouvoir mettre dans la machine les draps que j'avais utilisés les deux nuits précédentes. Ça allait tout décaler. Et qu'est-ce qu'on allait bien faire à dîner, c'est qu'on n'avait pas prévu, nous, le dimanche soir, tu sais, c'est une soupe, le policier sur la 2, et au lit ! Et puis qu'est-ce que ça signifiait ? Il y a quelque chose qui cloche entre Luc et toi ? C'est pour ça qu'il n'est pas venu, hein ? Oh, à nous, tu peux bien le dire, mais il faut avouer que tu pourrais être un peu plus gentille avec lui. On dirait que c'est toi qui décides de tout.

Je me suis rebellée, quand même. J'ai lancé : « Vous n'êtes pas contents que je passe du temps avec vous ? » Ils ont battu en retraite. Se sont excusés. Ont répondu que si bien sûr, c'est juste que. Pas la peine d'aller plus loin. Je sais. *La petite famille*. Et dire que, dans la vie de tous les jours, on

me respecte. On me craint presque. Je planifie. Je détermine. J'embauche.

Je ne sais pas si je serai triste quand ils décéderont.

Il paraît qu'on fanfaronne avec son insensibilité et puis que le moment venu, l'émotion vous fond dessus et vous plaque au sol. Quand même. J'ai du mal à concevoir. Bref, week-end à jeter. Je n'ai fait que tourner en rond dans le pavillon. Ma seule sortie, ça a été d'aller échanger ma réservation de train hier – ah non, j'ai aussi accompagné ma mère à la boulangerie-pâtisserie qui n'est pas une boulangerie et encore moins une pâtisserie, mais un dépôt de pain. Elle voulait acheter du flan. Pour le dessert du dimanche soir. Puisqu'il n'y avait rien de prévu.

Inutile de dire que je ne raconterai rien de tout ça à Luc. Cela prouverait qu'il a raison et il arborerait son sourire de vainqueur. Pas un mot non plus à Valentine – elle s'en moque, de toute façon. Comme mes collègues. Et les rares amis

qui subsistent – c'est fou comme après quarante ans les amitiés se délitent, mutations, enfants, divergences de vues, tout nous éloigne de ceux à qui nous nous croyions liés pour la vie. Ne surnagent que des mails laconiques. Des coups de téléphone ponctués de silence. Des rencontres épisodiques.

Non. Stop.

Se rappeler que, quand j'ai mal dormi, je passe tout au Kärcher acide. Qu'il est 06 h 41. Que je suis de mauvaise humeur.

Je suis impressionnée par le monde. Et par la fréquence des trains le matin. C'est comme si la moitié de la ville allait travailler à Paris tous les jours.

D'ailleurs, c'est peut-être le cas.

Le train arrive – pas de retard. Tant mieux.

Je ne l'aurais pas supporté.

J'aime bien les trains. Les heures passées à ne rien faire de particulier. On prépare un sac pour le trajet – pareil que les enfants quand ils sont encore petits. On y fourre deux livres de poche, des chewing-gums, une bouteille d'eau – pour un peu on y mettrait aussi sa couverture fétiche. Tout pour que le temps passe agréablement. En arrivant à la gare, on traîne même du côté des magazines, et on en achète un, de préférence sur les riches et célèbres. C'est comme si on allait à la plage – et, comme à la plage, on n'ouvre ni les romans, ni le magazine, on ne mâche pas de sucreries et on oublie même de s'hydrater. On est hypnotisé par le paysage qui défile ou par le rythme des vagues.

Le seul train que je déteste, c'est celui du dimanche soir pour Paris. Quand je faisais mes études, c'était le train de la déprime et du déracinement. J'arrivais gare de l'Est le moral dans les chaussettes. C'est ici que sont mes racines. Je l'ai toujours su. Je suis un coq de basse-cour. À Paris, je n'étais rien. Mais c'est loin tout ça. Ce qui reste, c'est cette haine du train du dimanche soir. C'est pour ça que je suis là si tôt ce matin. J'aurais pu prendre le 21 h 15 hier et dormir dans l'appartement de Mathieu, puisque j'ai les clés, mais je ne le sentais pas. Je préfère mettre le réveil, me lever tandis que la nuit est encore là puis me diriger vers la gare. Sur le chemin, il y a des dizaines d'ombres comme moi. Sauf qu'eux font le trajet tous les jours. Pour moi, c'est exceptionnel. Les trains suivants arrivent trop tard à Paris – 10 h 30, 11 h 30, la journée est bien entamée, on a l'impression d'arriver au milieu de la fête.

Une journée détachée des autres.

Unique.

Une entorse à l'emploi du temps.

Je commence à dix heures, le lundi et j'enquille jusqu'à dix-neuf heures, au magasin. Tout à l'heure, de Paris, je téléphonerai pour dire que je ne peux pas venir aujourd'hui. Que je rattraperai les heures. Qu'il y a urgence familiale. Au bout du fil, je sais que la secrétaire s'inquiétera. En vingt ans dans ce supermarché, je n'ai pas été absent un seul jour – à part pour mon lumbago il y a quatre ans. Je prometterai des explications, quand je reviendrai, le lendemain. Parce que je reviens demain. Normalement. Ou il faut que je trouve un docteur qui me donne quelques jours d'arrêt. Je me demande si Jérôme pourrait faire ça. Peut-être, après tout. Ce serait curieux. Mais Jérôme est tellement gentil. Mieux que ça. C'est un saint. Un saint qui s'est occupé de recueillir ma femme et mes enfants après le divorce. Qui leur offre, depuis, une atmosphère conviviale faite de confort et de chaleur, qui manquait singulièrement dans leur famille originelle les derniers temps.

Sauf que le divorce, en fait, il a eu lieu à cause de lui. Non, je suis injuste. C'est

beaucoup plus compliqué que ça. Nous n'allions plus très forts, Christine et moi. Nous nous agacions mutuellement. Elle trouvait que sa vie allait à vau-l'eau. Elle a commencé à passer ses soirées sur Internet, à rebâtir du lien. À retrouver ses amis d'adolescence. Son premier amour, jamais totalement oublié. Jérôme, donc. Divorcé lui-même, sans enfant, très joueur mais prêt à s'assagir. Ils n'ont même pas eu besoin de Meetic. C'est pathétique.

Les enfants ont tiqué, mais pas plus que ça. L'atmosphère à la maison était irrespirable. Jérôme avait dans sa dot une maison bien plus grande avec un jardin respectable où il était même question de construire une piscine. Il était gentil, prévenant, il ne disait jamais non quand il fallait acheter des magazines. Il jouait aux jeux vidéo. Un père parfait. Manon avait huit ans. Loïc, six. C'était il y a dix ans. Tout s'est très bien passé. Pour eux. Pour moi? Je ne me pose pas la question. Je continue ce que j'étais censé accomplir – sauf que j'ai un peu perdu le but du voyage. J'ai eu quelques histoires avec lendemain – mais brèves.

Des relations hygiéniques. Les mois passent. Les années. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais infléchir le trajet. J'ai ma routine. Quelques contacts téléphoniques aussi amicaux que rares avec Christine. Les enfants un week-end sur deux jusqu'à cette année où ils ont réclamé plus d'indépendance et où ils ne passent leur fin de semaine ni chez leur mère ni chez moi, mais chez des gens que nous connaissons à peine. La moitié des vacances cet été, ce sera problématique aussi. Manon travaille au centre aéré et son frère veut effectuer un stage de voile de trois semaines. Je n'ai pas bataillé. Ce n'est pas mon genre. J'attends que mes enfants ressentent de la culpabilité. C'est ça, ma stratégie. Inutile de dire qu'elle a du plomb dans l'aile. L'année prochaine, Manon déménage à Reims pour faire médecine. Elle veut devenir kiné. Quand je lui demande pourquoi, elle hausse les épaules. Elle parle d'argent, de clients, d'utile et d'agréable, de faire du bien – et puis c'est une profession que le chômage ne risque pas de toucher. Elle est raisonnable. Assez froide. Sportive. Elle

met de l'argent de côté pour ne pas dépendre totalement de ses parents et de son beau-père l'année prochaine. Irréprochable. Je ne parviens pas à reconnaître la fille que je lançais dans la piscine municipale en chantant « Les papillons en l'air / Et les fourmis par terre » et qui riait aux éclats. Mais je suis injuste. Elle ne doit pas être comme ça avec sa mère. Ni avec Jérôme. C'est un truc qu'elle réserve à son père. Loïc suit le même chemin. En pire. Il songe à devenir orthodontiste. C'est magnifique comme rêve, à seize ans, non ?

Cela dit, je rêvais de quoi, moi, à seize ans ? De rien. Je me contentais de me laisser porter par les événements. Je cueillais le jour, comme on dit. J'étais logé, nourri, blanchi, je sortais avec des filles, je passais du temps avec mes amis, je pensais que ça resterait toujours comme ça.

Éviter de soupirer.

Je m'aperçois que je soupire de plus en plus souvent. Et que je me mets à souffler aussi. Mauvais signe. D'abord, ça éloigne

les autres qui vous prennent pour ce que vous êtes – un découragé d'avance. On n'adresse pas la parole à quelqu'un qui soupire tout le temps, on a trop peur d'entendre des jérémiades pendant des heures. Ensuite, ça renvoie de soi une image qu'on n'a pas trop envie de voir. D'autant que je n'ai que quarante-sept ans. Depuis peu. Il me reste au moins trois décennies à traverser. Sans soupirer. Est-ce qu'ils soupirent, les autres, là, sur le quai?

C'est révélateur, tout ce monde, à cette heure-ci. La ville ne s'est jamais remise de la désertion de l'industrie textile et des joies de la délocalisation. Elle tente de s'orienter vers le tertiaire, les centres d'appel, le tourisme, le packaging – mais le gisement d'emplois est faible et les boulots proposés peu attractifs. Mieux vaut travailler à Paris toute la journée et subir trois heures de transport aller-retour pour gagner un salaire décent plutôt que de répondre à des horaires ahurissants aux clients d'une hotline.

Mon père travaillait à Paris à la fin de sa vie. Promotion, carrière, argent, prestige. Il

avait tout mis en balance. Il avait choisi. Il ne croisait plus sa femme et ses enfants que deux heures dans la soirée et deux jours le week-end. Ce n'était qu'une question de mois ou de quelques années – et ensuite, la retraite dans le Sud, le pavillon à construire, tout était déjà tracé, prévu, placé. Un jour, il a fait une crise cardiaque – lors d'un changement de ligne de métro. Les défibrillateurs n'existaient pas. Il y a eu des appels à l'aide, des gens qui se précipitent et s'attroupent, quelqu'un qui crie « Je suis médecin! » comme dans les plus mauvaises séries télévisées. Mais ça n'a pas suffi. Ma mère est restée inconsolable pendant trois ans, et puis elle a rencontré ce charmant marchand de vélos qui venait de divorcer. Ils ont fait de longues balades ensemble.

Je suis conscient de la répétition des destins.

Je tente de lutter.

Je me dis que marchand de vélos et docteur, ce n'est pas la même chose.

Si?

Je me dis aussi que j'ai divorcé avant, que je ne me crèverai pas au boulot et que

je ne finirai pas dans un couloir de métro.
À moins qu'aujourd'hui.

Non.

Je ferme les yeux tandis que la même sempiternelle voix féminine annonce l'arrivée du train en gare. J'aimerais bien la rencontrer, cette femme. Imaginer son quotidien. Est-ce qu'elle passe son temps à enregistrer des messages du type « Le train numéro mille trois cent (pause) cinquante est annoncé avec un retard de (pause) cinq (pause) minutes »? Comment voit-elle l'avenir? Qu'est-ce qu'elle aime faire quand elle n'est pas au travail?

Je me demande surtout depuis quand cette voix enregistrée avertit les voyageurs. Je me souviens d'un jour semblable. Antédiluvien. J'avais pris le même train – ou son frère jumeau. J'avais dix-sept ans. J'étais avec Mathieu. On était fin avril, pareil qu'aujourd'hui. Les vacances de Pâques. Nous étions partis dans les Landes pour quelques jours, en camping. Nous rêvions de cette semaine depuis des mois. Nous faisions baver les autres au lycée. Nous

personnifions la liberté. En me laissant un peu aller, je peux retrouver le poids de la tente et du sac à dos sur les épaules. Et l'impression que le monde s'ouvrait.

La semaine avait été décevante. Le camping était désert, la station balnéaire aussi, il n'y avait rien à faire à part du vélo dans les dunes. La mer était encore glaciale et la plage n'était pas nettoyée. Il fallait faire attention aux galettes de mazout échouées. Nous étions finalement rentrés un jour plus tôt, soulagés de retrouver la compagnie, le rire, le bruit. Enfin moi, oui. Mathieu, c'est moins sûr. Il a gardé la nostalgie de ces vacances. Il est souvent revenu sur la côte landaise. Moi, la seule nostalgie que j'ai, c'est celle du départ.

Je pourrais partir aujourd'hui.

Après tout, personne ne m'attend réellement. Je disparais. Je manque un peu à mes enfants, surtout perturbés par le fait de ne pas savoir si je suis vivant ou mort. Alors je leur écris une carte postale, pour les rassurer. Ils continuent leur vie. Ils s'aperçoivent que mon absence ne fait pas grande différence. Au boulot, on s'inquiète, puis

on s'insurge. Très vite, on me déclare démissionnaire et on me vire. On trouve un remplaçant plus jeune, plus actif, plus souriant. Pendant ce temps, je traverse les airs, j'atterris loin – dans un coin où le fracas du monde peut encore passer pour un zézaïement, Mongolie, Bolivie, un pays comme ça, un de ces pays que je n'ai jamais visités. J'avais des projets de voyage. Beaucoup. Et puis je ne sais pas, tout s'est enchaîné, le travail, le couple, les enfants, le divorce. Le pouvoir d'achat a connu plus de bas que de hauts. Le courage aussi. Je ne suis jamais parti bien loin. L'Espagne deux fois avec les enfants, sur des côtes bétonnées. L'Irlande, parce que Christine avait envie d'y aller – je pensais y trouver de la nature sauvage et faire des kilomètres sans croiser d'êtres humains, j'ai découvert une Mecque du tourisme européen. Florence, quand j'étais jeune.

Jusqu'à mes vingt-cinq ans, j'ai sillonné la France en train parce que, mon père travaillant à la SNCF, j'avais des réductions très importantes. Elles diminuaient

significativement aux frontières. Et il n'y avait personne pour m'accompagner ailleurs. Je suis la plupart du temps resté dans l'Hexagone. Une fois à Florence, donc. Une autre à Londres. Et une semaine à Bruxelles. Maigre constat. Je n'ai même jamais mis les pieds aux États-Unis, alors que je rebattais les oreilles de tout le monde avec mes désirs d'Amérique.

Je pourrais commencer aujourd'hui.

Transformer le métro en RER. Paris en Roissy. Mathieu en reste du monde. La tête me tourne un peu. Je n'étais pas parti là-dessus ce matin.

Merde.

J'en oublierai presque de monter dans le train.

Je rêve de fuite et j'ai failli rester à quai.

La portière claque juste dans mon dos.

Je l'ai échappé belle.

J'aime entendre le bruit des portes qui claquent. Il annonce l'ouverture d'une parenthèse égoïste et jouissive. Pendant les deux heures à venir, rien ne peut vraiment vous arriver. Tout est pris en charge. Vous pouvez décider de vous plonger dans un roman ou de vous laisser bercer par la musique qui sort de vos écouteurs. Vous pouvez également vous laisser absorber par l'écran de votre ordinateur portable, mails, tableaux, chiffres, rapports, un lien direct et pourtant dématérialisé avec l'extérieur.

Je ne fais rien de tout ça. Je divague. Les trajets en train sont les rares moments où je baisse la garde. Alors que dans le métro ou le RER, non. Je suis tout le temps sur le qui-vive.

La place est libre à côté de moi.
Elle le reste.
Le train s'ébranle.
Je suis partagée.

D'un côté, je suis soulagée. C'est vrai, c'est curieux, cette proximité ferroviaire. Vous êtes à quelques centimètres d'un autre corps, d'une autre histoire, et vous savez qu'en cas de crash, votre peau sera mêlée à la sienne. Et puis on est mal assis sur les banquettes SNCF. On voudrait davantage de place. De quoi s'étendre un peu et pourquoi pas s'endormir jusqu'à l'arrivée gare de l'Est – rattraper le sommeil qui a manqué. Nous sommes tous en rattrapage de sommeil. Avec un voisin de siège, on est obligé de se tenir droit, presque comme à l'école – et quand le contrôleur passe, il suffirait de peu pour qu'on lève le doigt et réponde « présent ».

L'autre partie de mon être se révolte. Pourquoi est-ce que je suis la seule à ne pas avoir de partenaire temporaire? Est-ce que je dégage une odeur corporelle telle qu'elle indispose d'emblée les hypothétiques

prétendants? Est-ce que je suis si laide? Est-ce que je fais peur? Est-ce que j'intimide? Je vais rester là, la seule solitaire du wagon, même pas une vieille rombière pour venir empêcher mon esprit de tourner en rond? Une vague connaissance avec qui j'échangerais quelques mots sur le temps qui passe et celui qu'il fait?

Je me demande ce que pensent les autres passagers lorsqu'ils me voient. Une femme entre deux âges, plutôt bien conservée. Un visage un peu fermé, une bouche qui gagnerait à être plus pulpeuse, une ride profonde sur le front, deux autres aux commissures des lèvres. Maquillage léger. Vêtements bien coupés. Élégance discrète. Silhouette relativement svelte. Pourquoi ne voyage-t-elle pas en première?

C'est simple.

Le train de 06 h 41 est un TER où les différences de confort entre la première et la seconde sont minimales. Par ailleurs, le nombre de premières est si réduit que le demi-wagon qui leur est consacré est le

plus souvent bondé alors qu'il reste des places en seconde. Enfin, d'habitude. Aujourd'hui, c'est le train entier qui est pris d'assaut. Ne reste que ma place orpheline. Un privilège dont je n'aurais pas bénéficié en première, où j'aurais probablement été coincée par un gros cadre supérieur aspergé de parfum qui aurait passé son temps à appeler ses patrons ou ses sous-fifres malgré la pastille « téléphone en sommeil ».

Et puis j'aime bien voyager en seconde. J'ai l'impression que là est ma place. Mon comptable en rit. Il me rappelle que *Pourpre et Lys* figure parmi les enseignes les plus en vogue. Qu'avec deux magasins à Paris, un à Bordeaux, un à Lyon, et des projets d'expansion un peu partout en France, je devrais maintenant me faire à l'idée d'être devenue une entrepreneuse. Quelqu'un qui va compter dans la décennie à venir, dans le commerce. Malgré la crise ou à cause d'elle, l'esthétique bio a de beaux jours devant elle – surtout lorsque le prix des produits reste raisonnable et que sont mis en avant le respect des traditions régionales

et la protection de la nature. Des savons à découper soi-même. Des shampoings vendus dans des bouteilles réutilisables. Du papier recyclé pour la publicité. Des étiquettes claires et concises – papier kraft, nom du produit en noir, composition en dessous. Chic et sobre. Ma marque de fabrique.

Valentine et Luc commencent à s'en rendre compte, eux. Luc se retranche de plus en plus souvent dans son bureau. Une compétition s'est installée entre nous et il lutte, même s'il sait d'emblée qu'il perdra. Je gagnerai bientôt plus d'argent que lui.

Il insiste pour que nous déménagions, pour que nous retournions dans Paris intramuros, que nous laissions derrière nous la grande maison de banlieue, son jardin, celle qui a vu grandir Valentine. Notre fille, elle, s'en moque. Elle finit son lycée et préfère rester avec ses amis pour un an encore, mais elle m'a déjà prévenue qu'elle entendait bien avoir un studio dans un arrondissement animé l'année prochaine. Les quarante-cinq minutes pour rejoindre

Sucy, non merci. Luc pense également que je devrais arrêter de prendre le RER maintenant – mais c’est hors de question. Ma marque de fabrique, c’est aussi la réduction des coûts du personnel encadrant. Même si je sais que tôt ou tard, nous reviendrons au centre; pour l’instant, l’entreprise est trop fragile – un souffle pourrait l’emporter, mauvaise gestion, concurrence, trop grande ambition. Je ne veux pas cumuler les emprunts privés et professionnels. Je reste une banquière de province. Après tout, c’est ma formation. Après les deux années de technique de commercialisation, j’étais au chômage. J’ai passé un CAP banque. Je m’imaginai derrière un guichet dans une agence, dans la ville de mes parents. Parfois, la vie nous emmène loin d’où nous pensions aller. Parfois, ce n’est pas un mal.

J’ai mis du temps.

C’est un autre de mes traits de caractère – je suis lente. Et persévérante. J’ai ruminé mon projet pendant des années. Pendant que je vivais comme secrétaire dans un

bureau d'analyste financier, puis dans une de ces multinationales dédiées aux nouvelles technologies, téléphones portables, ordinateurs, consoles. À observer les fringants représentants qui écrasaient leurs concurrents. À contempler la chute des mêmes quelques années plus tard. À rester discrète et impeccable – zéro défaut. À être l'employée modèle. À servir des chefs – des vieux dépassés par les événements et rêvant de leur retraite en Sologne, des jeunes au bord de la crise cardiaque, des chaleureux, des glaçons, des cinglants, des désinvoltes. À comprendre comment tout cela marchait. À lire aussi. Des ouvrages de commerce, de comptabilité, de marketing. Luc se moquait de moi. Il pensait que je me plongeais là-dedans pour me rapprocher de lui, de ce qu'il faisait tous les jours. Parce que Luc est un de ces cadres moyens interchangeable et vieillissants maintenant – dans une entreprise de papeterie qui délocalise à tout va. Il n'y a même plus un site de production en France. La Hongrie, la Bulgarie, la Pologne – tout est concentré dans les pays de l'Est.

Sa grande gloire, à Luc, c'est qu'il a réussi à négocier ses horaires de façon à pouvoir amener Valentine à l'école tous les matins et à la ramener le soir, quand elle était petite. Il discutait avec les mères d'élèves, avec les maîtresses du primaire. Le chouchou de ces dames, qui s'extasiaient de voir un homme s'occuper de ses enfants. Les mêmes qui trouvent tout naturel que la mère le fasse, après tout c'est son rôle, ce n'est que justice. Je hais ces femmes – parce que ce sont en grande partie des femmes – qui font perdurer les clichés.

Et puis, il y a huit ans maintenant, tout a changé. J'ai mis le projet sur la table. Je l'ai agrémenté d'un ultimatum à mon mari – soit tu me suis, soit nous nous séparons. Je me suis laissé traiter de tous les noms, mais je savais qu'il serait à mes côtés. Parce qu'il m'aime encore. Parce qu'il admire ma pugnacité. Et parce que le projet était imparable. Les banques avaient déjà donné leur accord. La crise de 2001 était passée, celle de 2008 encore à venir. Elles avaient envie d'investir.

J'ai une belle relation avec mon mari.

Difficile, souvent – mais tenace.

Nous formons une équipe.

Nous connaissons l'autre par cœur – nous n'ignorons rien de ses faiblesses et de ses atouts. Mais nous savons encore nous surprendre. Le mois dernier, il a émis l'idée de tout plaquer pour me seconder si *Pourpre et Lys* prenait réellement de l'ampleur. C'est le verbe qu'il a utilisé, « seconder ». En souriant, il a fait acte de vassalité. Je connais peu d'hommes capables de faire ça.

Bon, apparemment, je vais rester seule. Je n'ai aucune envie de compulsiver les derniers chiffres et les courriers en souffrance. Je vais reprendre le livre que j'ai acheté à la gare vendredi, à l'aller. Une espèce de saga familiale en Allemagne du Nord. Pas de quoi fouetter un chat – mais c'est reposant. Et c'est ce dont j'ai besoin ce matin, de repos. Je rentre de week-end et je suis épuisée. Ce n'est pas paradoxal. C'est ma vie.

Ah tiens, il y en a un qui cherche une place. Avance un peu. S'arrête. Jette un coup d'œil. Hésite. Reprend son chemin. Se retourne de nouveau. Je ne le fixe pas. Je détecte ses mouvements à la périphérie de mon regard. Pendant un moment, je crois que j'ai gagné, que mon indifférence a bâti un mur invisible contre lequel sa soif de confort se brise. Mais non. Un raclement de gorge discret et sa voix, un peu enrouée. « Excusez-moi, il y a quelqu'un à côté de vous ? » Toutes ces phrases idiotes que nous prononçons chaque jour. Je secoue la tête et soupire, pour bien montrer à quel point il me dérange. Je pousse mon sac et m'autorise cette fois à le regarder en face.

Catastrophe.

Un peu plus avec mes conneries, et je passais le voyage debout – ou assis sur une fesse en face des toilettes.

Cela dit, j'ai hésité.

Parce que, quand je me suis rendu compte que la seule place qui restait, c'était à côté de Cécile Duffaut, j'ai eu un léger vertige, comme une héroïne d'un roman du XIX^e siècle, je me suis répété, non, ce n'est pas possible et j'ai eu envie de passer dans la voiture suivante.

Je suis pratiquement sûr qu'elle ne m'a pas reconnu. Parce que je ne suis guère reconnaissable. La dernière fois que nous nous sommes parlé, c'était il y a vingt-six, vingt-sept ans, un truc comme ça – de la préhistoire, je me demande si je me reconnaîtrais si je venais à me croiser à l'époque.

Je suis tombé sur des photos de ce temps-là le mois dernier en rangeant, et j'ai eu du mal à me « remettre », comme on dit. Et à m'en remettre aussi. J'ai tendance à oublier que je n'ai pas toujours eu ce ventre de buveur de bière que je ne suis pas, ces cheveux bien plus blancs que bruns avec une nette tendance à la calvitie et cette mollesse générale dénotant une absence totale d'exercice physique.

Elle aussi a changé, mais, comment dire ça sans être vexant, « en bien ». C'est ça, elle a changé en bien, parce qu'elle était très quelconque Cécile Duffaut à l'époque et maintenant, regardez-la, c'est une belle femme, comme on dit, qui n'accuse pas encore tout à fait son âge. Un brin sévère tendance directrice d'école, mais vraiment jolie. En fait, elle n'est sûrement pas plus reconnaissable que moi, sauf que moi, de loin, j'ai suivi sa transformation. Je l'ai aperçue au centre-ville de temps en temps, toutes ces années – je prenais bien garde de ne pas croiser ses yeux, voire carrément de changer de trottoir ou d'itinéraire. Je passais inaperçu. Si elle m'a remarqué, elle

n'en a jamais rien laissé paraître. J'ai vu le chemin qu'elle parcourait. Et puis j'en ai entendu parler aussi. Par une femme que j'ai rencontrée après mon divorce, et qui était au lycée avec nous. Les parents de cette femme – Lucile? Lucie? – et les parents de Cécile Duffaut étaient amis. Il me semble qu'elle est dans le commerce. Qu'elle est mariée. Qu'elle a une fille. Mais bon, c'était il y a longtemps, alors il se peut que ça ait changé tout ça. Elle est peut-être divorcée trois fois, homosexuelle militante, avec huit enfants adoptés au Malawi – et elle dirige une entreprise en ligne de combats de catch féminin.

En tout cas, elle revient parfois voir ses parents le week-end. La dernière fois que je l'ai aperçue, ce devait être l'année dernière. Elle était avec un type grand et mince. Ils soupesaient des melons. C'est poétique, la province.

C'est bizarre, comme situation.

Qu'est-ce qu'on est censé faire dans ces cas-là? Se présenter avec une phrase

téléphonée du style « Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés »? Opter pour l'indifférence et feindre la surprise si l'autre se décide à faire le premier pas « Cécile Duffaut? Pas possible! Désolé, j'étais absorbé par autre chose, enfin je n'ai pas... enfin... vous comprenez, c'est-à-dire... tu comprends... » et faire des gestes vagues avec les mains et les bras, jouer avec les points de suspension que l'autre doit compléter à coups de « bien sûr », « tu m'étonnes! » ou « j'imagine! », tous ces mots qui ne servent à rien, jamais, j'en ai assez de tous ces mots qui ne servent à rien.

Ou alors, jouer l'Alzheimer profond, non, je ne vous reconnais pas vraiment, vous n'existez pas pour moi, vous êtes juste ma voisine anodine dans un train anodin qui commence à prendre de la vitesse, pourquoi vous accorderais-je plus qu'une inattention polie?

Voilà.

C'est ce que je vais faire.

Prétendre que je ne la connais pas – d'ailleurs, c'est vrai, au fond, trois ou

quatre mois à sortir ensemble il y a vingt-sept ans, ça signifie quoi? Rien, rien du tout. Elle, de son côté, n'a aucune réaction. Elle ne se souvient pas de moi. Tant mieux, d'ailleurs. Je dois me rappeler ça : la plupart des gens ont une touche « supprimer les fichiers » sur laquelle ils appuient à un moment donné, quand leur cerveau est au bord de l'ébullition après des malentendus, des trahisons, des hontes, des blessures – et là, des pans entiers d'existence disparaissent, les visages, les noms, les adresses, les couleurs, tout passe à la trappe, direction les égouts de l'inconscient. Bien garder ça en tête. Cécile Duffaut a tout oblitéré. Elle a continué sa vie, et elle va très bien. C'est un soulagement. Je ne me vois pas lui parler. Ce serait embarrassant. Avec Londres et tout le reste. Ça tombe bien. J'ai d'autres choses à penser. Plus importantes que Cécile Duffaut.

Des problèmes qui m'affectent directement. Qu'il faut que je trie. Il faut que mon cerveau devienne une gare de triage.

D'abord, Manon.

Comment est-ce que je peux lui expliquer que le garçon avec qui elle sort, ça ne va certainement pas durer toujours? Qu'il est inutile de tirer des plans sur la comète? D'imaginer qu'après l'été, quand elle sera à Reims et que lui restera à Troyes, la relation perdurera? Et tant mieux, parce qu'il passe son temps collé sur son écran, il va suivre des études d'informaticien, un mari informaticien, ce n'est pas ce dont on rêve pour ses enfants. Enfin, pas moi. Mais si je me mêle de ses amours, elle va monter sur ses grands chevaux. Elle va reparler du divorce. De ma vie sentimentale depuis. Du fait qu'elle n'a jamais fait aucun commentaire. Et ajouter que, question profession, un vendeur en télévisions et hi-fi n'est peut-être pas ce qu'on peut rêver de mieux pour son père.

Soit.

Ne rien dire.

C'est mieux.

Essayer de se souvenir comment c'était, l'intrusion des parents dans notre vie amoureuse.

Oh, mon Dieu.

Ma mère.

Quand elle rencontrait mes fiancées temporaires, son visage se coupait en deux. Avec le bas, elle souriait, montrait ses couronnes en métal sur les côtés, babillait – extrêmement agréable, trop évidemment. Avec le haut, elle humait, elle scannait – la dureté de son regard à la recherche de la moindre imperfection. Et ses sourcils. Ce sont eux qui donnaient les indications – appréciation, dégoût. Je connaissais son langage corporel par cœur. J'en avais la nausée.

Et à table, le soir, les commentaires.

Ou plutôt, les flèches. La lapidation par les mots. Les comparaisons. Mieux que la dernière, moins bien que celle d'avant. Je voyais les notes mentales qu'elle attribuait. Elle était restée bloquée sur l'une de mes premières conquêtes qui voulait devenir institutrice et, pour ma mère, institutrice, c'était le meilleur métier possible pour une femme – de quoi assurer une certaine indépendance, un logement de fonction qui est toujours le bienvenu, et puis surtout les

mêmes vacances que les enfants, ce qui règle une fois pour toutes les problèmes de garde, « parce qu'il ne faut pas croire que je serai toujours là pour m'occuper de tes enfants ».

Je l'ai bien retenue, cette leçon. Et elle l'a tout de suite appliquée quand Manon est née. Christine était prof. Nous n'avions donc pas de problème de garde. Impeccable. Elle avait sa vie à mener avec son marchand de vélos. Elle a même poussé le bouchon assez loin : je crois que Manon et Loïc n'ont dû rester dormir chez elle – chez eux – que deux ou trois fois. Ma mère et son nouvel homme ont été extrêmement désagréables avec eux – du coup, les enfants n'ont jamais souhaité passer du temps avec leur grand-mère.

On a les parents qu'on peut.

Je cherche.

Je me demande si Cécile Duffaut a rencontré ma mère. Non. Je ne crois pas. Quand nous étions ensemble, j'avais vingt ans. J'étais en fac. Je venais d'emménager dans un studio à Paris que ma tante me

louait à un prix défiant toute concurrence – un arrangement familial. Elle m'avait prévenu que ça ne durerait pas éternellement. Mes cousins entraient au lycée. Bientôt, ils réclameraient leur indépendance – et l'appartement était si petit qu'il était impossible d'envisager un partage de la surface.

C'est quelques semaines après que j'ai rencontré Cécile Duffaut. À un anniversaire. Je ne sais pas exactement pourquoi je suis sorti avec elle. Par désœuvrement, je crois. Ce n'est pas glorieux. Être jeune n'a jamais empêché d'être con. Ça a duré, quoi? Trois mois? Quatre au plus. Et encore, nous nous voyions surtout le week-end. Je logeais à Paris, elle à Troyes. Rien de renversant. Ni même de marquant. À part notre semaine à Londres. Nous avions pris le train, un matin.

C'est vraiment curieux de se retrouver dans le même lieu, vingt-sept ans après. Et de ne pas s'adresser la parole. C'est peut-être à moi de briser la glace.

Non.

C'est ridicule.

De quoi parlerait-on, d'abord?
Et puis ce n'est pas de parler dont j'ai
besoin.

C'est de réfléchir.

De trier.

Manon, c'est fait. Statu quo.

Mathieu, maintenant.

Non, je n'ai pas besoin de penser à Mathieu. Je vais le voir dans quelques heures. Je vais m'en occuper. Comme depuis deux mois. C'est normal. Je suis son meilleur ami. Enfin, je suis son ami. J'étais son meilleur ami il y a longtemps. C'est compliqué. Lui, il a déjà dû rencontrer Cécile Duffaut deux ou trois fois. Mais il n'était pas là le soir où notre histoire a commencé. Je crois que s'il avait été là, rien ne se serait passé. Je me demande s'il se souvient d'elle. Il faudra que je lui demande tout à l'heure. Cela fera au moins un sujet de conversation. C'est précieux, parfois, les sujets de conversation anodins. Légers. Sur lesquels on peut rire et broder sans se disputer. Des bulles de savon. Ce que j'aimerais faire avec Mathieu, ce sont

des bulles de savon. Je pourrais lui parler de la maison aussi. Mais la maison, Mathieu, cela ne l'intéresse pas. C'est une partie de ma vie à laquelle il n'a pas assisté. Il n'est jamais venu, quand j'habitais avec Christine. Nous étions loin l'un de l'autre. C'est avec la séparation que nous nous sommes rapprochés.

La maison.

Il y a enfin un acheteur. Un artisan qui veut tout casser là-dedans, redonner du « volume » à ces pièces qui ont du « potentiel » mais qu'on sent « écrasées par les coloris des papiers peints ». Les artisans s'expriment comme dans les émissions de décoration à la télévision désormais. Pour un peu, ils ne seraient plus maçons ou électriciens, mais paysagistes d'intérieur.

Nous devons discuter le prix – mais je sais d'avance que je céderai. Je serai tellement content de m'en débarrasser, de cette baraque. Je me demande pourquoi j'ai tenu à racheter la part de Christine après le divorce. Je disais que c'était pour les enfants, pour qu'ils puissent toujours venir

dormir dans les lieux de leur enfance. Une grande illusion. D'abord parce qu'elle était bien trop chère pour moi seul et que je me suis retrouvé endetté jusqu'au cou. Ensuite parce que les enfants trouvaient le pavillon de Jérôme plus à leur goût – moins de meubles, plus d'espace, un grand terrain. Et la possibilité d'une piscine. J'aurais dû m'en défaire plus tôt – mais c'est comme tout. Je retarde. Je remets au lendemain. Il y a longtemps que les enfants sont partis et c'est seulement cette année que j'ai décidé de la mettre en vente.

Je ne sais pas encore où j'irai. Je prendrai une location au début. Possible même qu'en fin de compte, je cherche un autre emploi, ou que je demande une mutation. Dans le Sud-Ouest par exemple. Qu'est-ce qui me retient ici? Mes parents? Ils comptent surtout sur mon frère aîné pour les aider dans leur vieillesse.

Oui.

Vendre la maison et partir. Bonne idée. Une idée qui donne un peu d'éclat au train du matin, en tout cas. Je ne peux pas

m'empêcher de sourire. Pour un peu, je me retournerais vers Cécile Duffaut et j'entamerais la conversation.

C'est ce que je ferais si je n'étais pas moi.